

» Du reste, dès que j'eus prononcé,
 » la tourbe des intrigans qui fourmille
 » dans toutes les Cours, ceux-là même
 » qui avaient été les plus actifs à provo-
 » quer les malheurs, cherchèrent aussi-
 » tôt à faire leur affaire auprès de Joseph,
 » comme ils l'avaient faite auprès de
 » Charles IV et de Ferdinand VII; mais,
 » soigneusement attentifs à la marche des
 » événemens, ils ont tourné plus tard à
 » mesure que les circonstances deven-
 » naient difficiles, et que nos désastres
 » approchaient; si bien que ce sont en-
 » core eux qui se trouvent gouverner
 » aujourd'hui Ferdinand; et, chose ef-
 » froyable! pour mieux s'asseoir, ils n'ont
 » pas hésité à rejeter l'odieux et le crime
 » des malheurs éprouvés sur la masse
 » des *niais*, qu'ils ont proscrits et qu'ils
 » tiennent dans le bannissement, de ces
 » gens naturellement honnêtes, qui, dans
 » le principe, blâmèrent fort le voyage
 » de Ferdinand, dont plusieurs même
 » s'y opposèrent, puis prêtèrent serment
 » à Joseph, qui leur sembla identifié pour
 » lors au bonheur et au repos de leur
 » patrie, et lui demeurèrent fidèles jus-
 » qu'à ce que la grande catastrophe vint
 » le faire descendre du trône.

» Il serait difficile d'accumuler plus
 » d'effronterie et de turpitude, que n'en
 » ont montré tous ces intrigans, princi-
 » paux acteurs de cette grande scène;
 » ce qui, pour le dire en passant, atténue
 » la dégradation dont de pareilles vilenies
 » ont chargé la France aux yeux de l'Eu-
 » rope. On voit qu'elles ne lui sont pas
 » exclusives; les intrigans, les ambitieux,
 » les avides se trouvent partout, sont les
 » mêmes partout; les individus seuls sont
 » coupables; les nations ne sauraient être
 » responsables, leur seul tort est de se
 » trouver pour un moment en évidence:
 » malheur à celle qui occupe la scène. »

N. B. Aujourd'hui l'affaire d'Espagne
 demeure parfaitement connue, grâce
 aux écrits des principaux acteurs, le
 chanoine Escoiquiz, le ministre Cevallos
 et autres, et surtout l'honnête et res-
 pectable M. Llorente, qui, sous la si-
 gnature anagrammatique de Nellerto, a
 publié les mémoires du temps, appuyés
 du recueil de toutes les pièces officielles.
 Les contradictions adverses des deux
 premiers, leurs disputes entre eux, les
 réclamations et les dénégations des con-
 temporains, ont réduit leurs écrits à
 leur juste valeur, en les dépouillant de

tout ce qu'il y avait d'erroné, de faux ou même de falsifié: il en résulte qu'aux yeux de tout homme impartial et froid, ils concourent tous, même involontairement, à confirmer les assertions justificatives émises plus haut par Napoléon; non qu'ils ne reproduisent cette différence qu'on doit inévitablement attendre de la diversité du parti et d'intérêts; mais seulement parce qu'il est vrai de dire qu'aucun n'établit avec fondement une occasion positive, qu'il ne présente aucune pièce officielle qui puisse la constater, tandis que toutes celles qui existent attestent et consacrent le contraire.

Ce qu'on peut observer encore dans l'histoire, aujourd'hui bien authentique, de ces affaires, c'est que l'Angleterre elle-même s'y est trouvée tout à fait étrangère, du moins dans le principe, ce qui était loin de la pensée de Napoléon, qui accusa, dans le temps, les Anglais d'être la première cause de toutes les intrigues, et qui les en accusait encore à Sainte-Hélène, tant il était habitué à les trouver au fond de tout ce qui se tramait contre lui.

Au surplus, voici sur cette affaire d'Espagne une lettre de l'Empereur qui

y jette plus de jour que ne sauraient le faire des volumes. Elle est admirable; les événemens qui ont suivi la rendent un chef-d'œuvre. Elle fait voir la rapidité, le coup-d'œil d'aigle avec lequel Napoléon jugeait immédiatement les choses et les personnes.

Malheureusement, elle montre aussi combien l'exécution des subalternes, la plupart du temps, détruisait ou gâtait les plus belles, les plus hautes conceptions, et, sous ce rapport encore, cette lettre demeure bien précieuse pour l'histoire. Sa date la rend prophétique.

29 Mars 1808.

« Monsieur le grand duc de Berg, je
» crains que vous ne me trompiez sur la
» situation de l'Espagne, et que vous ne
» vous trompiez vous-même. L'affaire du
» vingt mars a singulièrement compliqué
» les événemens. Je reste dans une grande
» perplexité.

» *Ne croyez pas que vous attaquiez une*
» *nation désarmée, et que vous n'ayiez que*
» *des troupes à monter pour soumettre*
» *l'Espagne. La révolution du vingt mars*
» *prouve qu'il y a de l'énergie chez les*
» *Espagnols. Vous avez à faire à un peuple*

» neuf : il a tout le courage, et il aura
 » tout l'enthousiasme que l'on rencontre
 » chez des hommes que n'ont point usés
 » les passions politiques.

• L'aristocratie et le clergé sont les
 » maîtres de l'Espagne. S'ils craignent
 » pour leurs privilèges et pour leur existence,
 » ils feront contre nous des levées
 » en masse, qui pourront éterniser la
 » guerre. J'ai des partisans ; si je me
 » présente en conquérant, je n'en aurai plus.

• Le prince de la Paix est détesté,
 » parce qu'on l'accuse d'avoir livré l'Espagne
 » à la France. Voilà le grief qui a
 » servi l'usurpation de Ferdinand. Le
 » parti populaire est le plus faible.

• Le prince des Asturies n'a aucune
 » des qualités qui sont nécessaires au
 » chef d'une nation ; cela n'empêchera
 » pas que, pour nous l'opposer, on en
 » fasse un héros. Je ne veux pas que l'on
 » use de violence envers les personnages
 » de cette famille : il n'est jamais utile
 » de se rendre odieux et d'enflammer
 » les haines. L'Espagne a plus de cent
 » mille hommes sous les armes, c'est
 » plus qu'il ne faut pour soutenir avec
 » avantage une guerre intérieure. Divisés

» sur plusieurs points, ils peuvent servir
 » de noyau au soulèvement total de la
 » monarchie.

• Je vous présente l'ensemble des obstacles
 » qui sont inévitables ; il en est
 » d'autres que vous sentirez. L'Angle-
 » terre ne laissera pas échapper cette
 » occasion de multiplier nos embarras.
 » Elle expédie journellement des avisos
 » aux forces qu'elle tient sur les côtes
 » du Portugal et dans la Méditerranée ;
 » elle fait des enrôlemens de *Siciliens* et
 » de *Portugais*.

• La famille royale n'ayant point quitté
 » l'Espagne pour aller s'établir aux Indes,
 » il n'y a qu'une révolution qui puisse
 » changer l'état de ce pays. C'est peut-
 » être celui de l'Europe qui y est le
 » moins préparé. Les gens qui voient les
 » vices monstrueux de ce gouvernement
 » et l'anarchie qui a pris la place de
 » l'autorité légale, font le plus petit
 » nombre ; le plus grand nombre profite
 » de ces vices et de cette anarchie.

• Dans l'intérêt de mon Empire, je
 » puis faire beaucoup de bien à l'Espagne.
 » Quels sont les meilleurs moyens
 » à prendre ?

• Irai-je à Madrid ? Exercerai-je l'acte

» d'un grand protectorat, en prononçant
 » entre le père et le fils? Il me semble
 » difficile de faire régner Charles IV :
 » son gouvernement et son favori sont
 » tellement dépopularisés, qu'ils ne se
 » soutiendraient pas trois mois.

» Ferdinand est l'ennemi de la France,
 » c'est pour cela qu'on l'a fait roi. Le
 » placer sur le trône sera servir les fac-
 » tions qui, depuis vingt-cinq ans, veu-
 » lent l'anéantissement de la France. Une
 » alliance de famille serait un faible lien.
 » *La reine Elisabeth et d'autres princesses*
 » françaises ont péri misérablement lors-
 » que l'on a pu les immoler impunément
 » à d'atroces vengeances. Je pense qu'il
 » ne faut rien précipiter, qu'il convient
 » de prendre conseil des événemens qui
 » vont suivre..... Il faudra fortifier les
 » corps d'armée qui se tiendront sur les
 » frontières du Portugal, et attendre...

» Je n'approuve pas le parti qu'a pris
 » Votre Altesse Impériale de s'emparer
 » aussi précipitamment de Madrid. Il fal-
 » lait tenir l'armée à dix lieues de la
 » capitale. Vous n'aviez pas l'assurance
 » que le peuple et la magistrature allaient
 » reconnaître Ferdinand sans contesta-
 » tion. Le prince de la Paix doit avoir

» dans les emplois publics des partisans ;
 » il y a d'ailleurs un attachement d'habi-
 » tude au vieux Roi, qui pouvait pro-
 » duire des résultats. Votre entrée à
 » Madrid, en inquiétant les Espagnols,
 » a puissamment servi Ferdinand. J'ai
 » donné ordre à Savary d'aller auprès du
 » nouveau Roi voir ce qui se passe. Il se
 » concertera avec Votre Altesse Impé-
 » riale. J'aviserais ultérieurement au parti
 » qui sera à prendre; en attendant, voici
 » ce que je juge convenable de vous
 » prescrire :

» Vous ne m'engagerez à une entrevue,
 » *en Espagne*, avec Ferdinand, que si
 » vous jugez la situation des choses telle
 » que je doive le reconnaître comme roi
 » d'Espagne. Vous userez de bons pro-
 » cédés envers le Roi, la Reine et le
 » prince Godoy. Vous exigerez pour eux,
 » et vous leur rendrez les mêmes hon-
 » neurs qu'autrefois. Vous ferez en sorte
 » que les Espagnols ne puissent pas soup-
 » çonner le parti que je prendrai. Cela
 » ne vous sera pas difficile : je n'en sais
 » rien moi-même.

» Vous ferez entendre à la noblesse
 » et au clergé, que si la France doit
 » intervenir dans les affaires d'Espagne,

» leurs privilèges et leurs immunités se-
 » ront respectés. Vous leur direz que
 » l'Empereur désire le perfectionnement
 » des institutions politiques de l'Espagne,
 » pour la mettre en rapport avec l'état
 » de civilisation de l'Europe, pour la
 » soustraire au régime des favoris.....
 » Vous direz aux magistrats et aux bour-
 » geois des villes, aux gens éclairés, que
 » l'Espagne a besoin de recréer la ma-
 » chine de son gouvernement, et qu'il
 » lui faut des lois qui garantissent les
 » citoyens de l'arbitraire et des usurpa-
 » tions de la féodalité, des institutions
 » qui raniment l'industrie, l'agriculture
 » et les arts. Vous leur peindrez l'état de
 » tranquillité et d'aisance dont jouit la
 » France, malgré les guerres où elle s'est
 » toujours engagée; la splendeur de la
 » religion, qui doit son établissement au
 » concordat que j'ai signé avec le Pape.
 » Vous leur démontrerez les avantages
 » qu'ils peuvent tirer d'une régénération
 » politique : l'ordre et la paix dans l'in-
 » térieur, la considération et la puissance
 » dans l'extérieur. Tel doit être l'esprit
 » de vos discours et de vos écrits. Ne
 » brusquez aucune démarche; je puis
 » attendre à Bayonne, je puis passer les

» Pyrénées, et, me fortifiant vers le
 » Portugal, aller conduire la guerre de
 » ce côté.

» Je songerai à vos intérêts particu-
 » liers, n'y songez pas vous-même....
 » Le Portugal restera à ma disposition.
 » Qu'aucun projet personnel ne vous oc-
 » cupe et ne dirige votre conduite : cela
 » me nuirait, et vous nuirait encore plus
 » qu'à moi.

» Vous allez trop vite dans vos instruc-
 » tions du quatorze; la marche que vous
 » prescrivez au général Dupont est trop
 » rapide, à cause de l'événement du dix-
 » neuf mars. Il y a des changemens à
 » faire, vous donnerez de nouvelles dis-
 » positions, vous recevrez des instructions
 » de mon ministre des affaires étrangères.

» J'ordonne que la discipline soit main-
 » tenue de la manière la plus sévère :
 » point de grâce pour les plus petites
 » fautes. L'on aura pour l'habitant les plus
 » grands égards. L'on respectera princi-
 » palement les églises et les couvens.

» L'armée évitera toute rencontre, soit
 » avec des corps de l'armée espagnole, soit
 » avec des détachemens : il ne faut pas
 » que, d'aucun côté, il soit brûlé une
 » amorce.

» Laissez *Solano* dépasser *Badajoz*,
 » faites-le observer; donnez vous-même
 » l'indication des marches de mon armée,
 » pour la tenir toujours à une distance
 » de plusieurs lieues des corps espagnols.
 » Si la guerre s'allumait, tout serait perdu.

» C'est à la politique et aux négociations qu'il appartient de décider des destinées de l'Espagne. Je vous recommande d'éviter des explications avec *Solano*, comme avec les autres généraux et les gouverneurs espagnols.

» Vous m'enverrez deux estafettes par jour. En cas d'événemens majeurs, vous m'expédiez des officiers d'ordonnance. Vous me renverrez sur-le-champ le chambellan de T..., qui vous porte cette dépêche; vous lui remettrez un rapport détaillé.

» Sur ce, je prie Dieu, M. le Grand-Duc de Berg, qu'il vous ait, etc.

» Signé NAPOLÉON. »

Samedi 15.

Le temps était magnifique; nous avons fait notre tour en calèche, durant lequel nous avons aperçu, très-près du rivage, un gros bâtiment, dont la manœuvre

nous a paru singulière. Les marques distinctives nous l'ont fait prendre pour le *Neuwcassel*, annoncé depuis quelque temps pour venir relever le *Northumberland*; mais ce n'était qu'un bâtiment de la compagnie.

Dans une partie de la journée, l'Empereur, au travers d'un grand nombre d'objets, en est arrivé à mentionner plusieurs personnes qui viendraient le joindre à *Sainte-Hélène*, disait-il, si on leur en laissait la liberté, et il s'est mis à analyser les motifs qui les détermineraient. De là il est passé aux motifs de ceux qui se trouvent autour de lui.

« *Bertrand*, disait-il, est désormais identifié avec mon sort: c'est devenu historique. *Gourgaud* était mon premier officier d'ordonnance: il est mon ouvrage, c'est mon enfant. *Montholon* est le fils de *Semonville*, un beau-frère de *Joubert*, un enfant de la révolution et des camps. Vous, mon cher, disait-il au quatrième, vous, » Et après avoir cherché un instant, il a repris: « Mais vous, mon cher, au fait, par quel diable de hasard vous trouvez-vous ici? — Sire, » lui a-t-il répondu, par le bonheur de

» mon étoile, et pour l'honneur de l'émigration.»

Dimanche 16.

Effets envoyés d'Angleterre. — L'Empereur avait voulu proscrire le coton en France. — Conférences de Tilsit. — Reine de Prusse, le Roi. — Empereur Alexandre. — Anecdotes, etc.

Le temps était tout à fait beau; l'Empereur est entré vers les dix heures dans ma chambre: je m'habillais, je dictais à mon fils précisément mon journal. L'Empereur y a jeté les yeux quelques instans et n'a rien dit; il l'a quitté pour saisir quelques dessins commencés: c'était la topographie, à la plume, de quelques-uns des champs de bataille d'Italie, un essai de mon fils et une surprise que nous nous plaignions à ménager à l'Empereur. Nous les avons travaillés jusque là en secret.

J'ai suivi l'Empereur au jardin, il y a beaucoup causé sur des objets qu'on venait de nous envoyer d'Angleterre: c'était principalement des meubles; il a fait ressortir le peu de grâce et la gaucherie de ceux qui étaient chargés de nous les remettre; en nous offrant,

observait-il, même ce qui nous eût été le plus agréable, ils trouvaient encore moyen de nous offenser; aussi était-il bien déterminé à n'en pas faire usage, et il avait déjà fait remercier pour deux fusils de chasse qui étaient particulièrement destinés à lui être offerts. L'Empereur a voulu déjeuner en plein air, et nous y a tous fait appeler.

La conversation s'étant trouvée sur la mode et les parures, l'Empereur a dit qu'un moment il avait voulu proscrire l'usage du coton en France, pour mieux soutenir les batistes et les linons de nos villes de la Flandre. L'Impératrice Joséphine s'était révoltée, elle avait poussé les hauts cris: il avait fallu y renoncer.

L'Empereur était très-causant, le temps fort doux et assez agréable: il s'est mis à marcher dans l'espace d'allée perpendiculaire à la face de la maison. La conversation s'est fixée sur l'époque fameuse de Tilsit; voici les détails précieux que j'en ai recueillis:

L'Empereur racontait que si la Reine de Prusse était venue au commencement des négociations, elle eût pu influencer beaucoup sur leur résultat; heureusement elle arriva les choses assez

avancées pour que l'Empereur pût se décider à conclure vingt-quatre heures après. On a pensé que le Roi l'en avait empêchée jusque là par un commencement de jalousie contre un grand personnage ; et cette jalousie, disait l'Empereur, n'était pas, assurait-on, sans quelque léger fondement.

Dès le moment de son arrivée, l'Empereur se rendit chez elle pour lui faire visite. La Reine de Prusse, disait-il, avait été très-belle, mais elle commençait à perdre de sa première jeunesse.

L'Empereur dit que cette Reine le reçut comme M^{lle} Duchesnois dans Chimène, demandant, criant *justice* ; renversée en arrière, en un mot tout à fait en scène ; c'était de la véritable tragédie : il en fut un moment interloqué, et il n'imagina, dit-il, d'autre moyen de se débarrasser, qu'en ramenant la chose au ton de la haute comédie ; ce qu'il essaya en lui avançant un siège, et la forçant de s'y asseoir ; elle n'en continua pas moins du ton le plus pathétique. « La Prusse s'était aveuglée sur sa puissance, » disait-elle ; elle avait osé combattre un héros, s'opposer aux destinées de la France, négliger son heureuse amitié :

» elle en était bien punie !.... La gloire du grand Frédéric, ses souvenirs, son héritage, avaient trop enflé le cœur de la Prusse, ils causaient sa ruine !.... » Elle sollicitait, suppliait, implorait. Magdebourg surtout était l'objet de ses vœux. L'Empereur eut à se tenir le mieux qu'il put ; heureusement le mari arriva ; la Reine, d'un regard expressif, réprova ce contre-temps, et montra de l'humeur. En effet, le Roi essaya de mettre son mot dans la conversation, gâta toute l'affaire, et je fus délivré, dit l'Empereur.

L'Empereur eut la Reine à dîner : elle déploya, disait-il, vis-à-vis de lui tout son esprit, elle en avait beaucoup ; toutes ses manières, elles étaient fort agréables ; toute sa coquetterie, elle n'était pas sans charmes. « Mais j'étais résolu de » tenir bon, ajoutait-il ; toutefois il me » fallut beaucoup d'attention sur moi-même pour demeurer exempt de toute » espèce d'engagement et de toute parole douteuse, d'autant plus que j'étais » soigneusement observé, et tout particulièrement par Alexandre. »

Un instant avant de se mettre à table, Napoléon s'étant approché d'une console, y avait pris une très-belle rose,

qu'il présenta à la Reine, dont la main exprima d'abord une espèce de refus apprêté; mais se ravissant aussitôt, elle dit : *Oui, mais au moins avec Magdebourg.* Sur quoi l'Empereur lui répliqua : » Mais..... J'observerai à Votre Majesté » que c'est moi qui la donne, et vous qui » allez la recevoir. » Le dîner et tout le reste du temps se passa de la sorte.

La Reine était à table entre les deux Empereurs, qui firent assaut de galanterie. On s'était placé d'après la bonne oreille d'Alexandre : il en est une dont dont il entend à peine. Le soir venu, et la Reine retirée, l'Empereur, qui n'avait cessé d'être de la plus grande amabilité, mais qui s'était vu pourtant souvent poussé à bout, résolut d'en finir. Il manda M. de Talleyrand et le prince Kourakin, parla de la grosse dent; et, lâchant, dit-il, les gros mots, observa qu'après tout, une femme et la galanterie ne pouvaient ni ne devaient altérer un système conçu pour les destinées d'un grand peuple; qu'il exigeait que l'on conclût à l'instant, et que l'on signât de suite; ce qui fut fait comme il l'avait voulu. » Ainsi la conversation » de la Reine de Prusse, disait-il, avança

» le traité de huit ou quinze jours. » Le lendemain, la Reine se préparait à venir renouveler ses attaques; elle fut indignée quand elle apprit la signature du traité. Elle pleura beaucoup, et résolut de ne plus voir l'Empereur Napoléon. Elle ne voulait pas accepter son second dîner. Alexandre fut obligé d'aller lui-même la décider; elle jetait les hauts cris, elle prétendait que Napoléon lui avait manqué de parole. Mais Alexandre avait toujours été présent. Il avait été un témoin même dangereux, prêt à témoigner en sa faveur au moindre geste, à la moindre parole échappés à Napoléon. » Il ne vous a rien promis, » lui disait-il; si vous pouvez me prouver le contraire, je m'engage ici à le » lui faire tenir d'homme à homme, et » il le fera, j'en suis sûr. — Mais il m'a » donné à entendre, disait-elle... — Non, » disait Alexandre, et vous n'avez rien » à lui reprocher. » Enfin, elle vint. Napoléon, qui n'avait plus à se défendre, n'en fut que plus aimable pour elle. Elle joua quelques momens le rôle de coquette offensée; et le dîner fini, quand elle voulut se retirer, Napoléon la reconduisant, arrivant au milieu de l'escalier,

où il s'arrêtait, elle lui serra la main et lui dit avec une espèce de sentiment :
 » Est-il possible qu'ayant eu le bonheur
 » de voir d'aussi près l'homme du siècle
 » et de l'histoire, il ne me laisse pas la
 » liberté et la satisfaction de pouvoir
 » l'assurer qu'il m'a attachée pour la
 » vie!.... — Madame, je suis à plaindre,
 » lui répondit gravement l'Empereur;
 » c'est un effet de ma mauvaise étoile. »
 Et il prit congé d'elle.

Arrivée à sa voiture, elle s'y jeta en sanglotant, fit appeler Duroc, qu'elle estimait beaucoup, lui renouvela toutes ses plaintes, et lui dit, en montrant le palais : « Voilà une maison où l'on m'a cruellement trompée. »

» La Reine de Prusse, disait l'Empereur, avait certainement des moyens, beaucoup d'instruction et une grande habitude; elle régnait véritablement depuis plus de quinze ans; aussi, en dépit de mon adresse et de tous mes efforts, se montra-t-elle constamment maîtresse de la conversation, la domina toujours, revint sans cesse à son sujet, peut-être trop, mais, du reste, avec une grande convenance, et sans qu'il fût possible de s'en fâcher; et il est vrai

» de dire que l'objet était important pour elle, le temps précieux et court.

» Un des hauts contractans lui répéta plusieurs fois, disait l'Empereur, qu'elle eût dû venir dès le principe, ou pas du tout, lui rappelant que, pour sa part, il avait fait tout son possible pour qu'elle vînt tout de suite. On voulait, disait l'Empereur, qu'il y eût recherché un intérêt personnel; mais, par contre, le mari avait mis un intérêt tout aussi personnel à s'y opposer. » Napoléon croit bien, en cette circonstance, avoir été très-officieux, et s'être montré bon.

» Le Roi de Prusse m'avait fait de-
 » mander son audience de congé pour
 » le jour même, disait l'Empereur, et
 » je l'a reculai de vingt-quatre heures,
 » à la prière secrète d'Alexandre. Le Roi
 » de Prusse ne m'a jamais pardonné
 » d'avoir renvoyé ainsi cette audience,
 » tant il lui semblait que la majesté
 » royale se trouvait blessée de mon refus.

» Un autre poids à mon sujet, qu'il n'a jamais pu s'ôter de dessus le cœur, c'était d'avoir violé, disait-il, son territoire d'Anspach, dans notre guerre d'Austerlitz. Dans toutes nos rencontres depuis, quelque grands que fussent les

» intérêts du moment, il les laissait tous
 » de côté, pour revenir à me prouver
 » que j'avais bien réellement violé son
 » territoire à Anspach. Il avait tort; mais
 » enfin il en était persuadé, et son ressen-
 » timent était celui d'un honnête homme.
 » Toutefois, sa femme s'en dépitait, et lui
 » eût voulu une plus haute politique, etc.»

Napoléon, du reste, se reprochait, disait-il, comme une véritable faute d'avoir reçu en aucune manière le roi de Prusse à Tilsit. Sa première détermination avait été de le refuser : il eût alors été tenu à moins de ménagemens envers lui, et eût pu lui garder la Silésie; il en eût enrichi la Saxe, et se fût probablement par-là réservé d'autres destinées. Il disait aussi : « J'apprends que les politiques aujourd'hui blâment fort mon traité de Tilsit : ils ont découvert, depuis mes désastres, que par-là j'avais mis l'Europe à la merci des Russes; mais si j'avais réussi à Moscou, et on sait à combien peu cela a tenu, ils auraient admiré sans doute alors combien j'avais mis, au contraire, par ce traité, les Russes à la merci de l'Europe. J'avais de grandes vues sur les Allemands.... Mais j'ai échoué, et

» partant, j'ai eu tort : cela est de toute
 » justice..... »

Presque tous les jours, à Tilsit, les deux Empereurs et le Roi sortaient ensemble à cheval; mais celui-ci était toujours maladroit ou malheureux, disait Napoléon. Les Prussiens en souffraient visiblement. Napoléon était constamment entre les deux souverains : or le Roi pouvait à peine suivre, ou bien heurtait et gênait sans cesse Napoléon. Revenait-on ? d'un saut les deux Empereurs étaient à terre, et ils se prenaient par la main pour monter ensemble les escaliers. Mais comme Napoléon faisait les honneurs, il n'eût pas voulu rentrer avant d'avoir vu passer le Roi; alors il fallait l'attendre long-temps : et comme il plut souvent, il en résultait que les deux Empereurs se mouillaient à cause du Roi, au grand mécontentement de tous les spectateurs.

» Cette maladresse ressortait d'autant
 » plus, disait l'Empereur, qu'Alexandre
 » est plein de grâces, et se trouverait
 » de niveau avec tout ce qu'il y a de
 » plus aimable dans les salons de Paris.
 » Celui-ci se trouvait parfois si fatigué de
 » son compagnon, qu'absorbaient ses